

**BERNER** (Théophile-Ephraïm), médecin allemand du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il professa la médecine à Duisbourg, et fit paraître, sous le titre de : *De applicatione mechanismi ad medicinam*, etc. (Amsterdam, 1720, in-8°), un ouvrage où l'on trouve des faits curieux, surtout en ce qui concerne l'apoplexie.

**BERNER** (Frédéric-Guillaume), organiste et compositeur allemand, né à Breslau en 1780, mort en 1827, est une des gloires musicales modernes de la Silésie. Il étudia le contre-point et l'harmonie sous la direction de Gehlrich, maître du chœur de l'église Saint-Matthieu, dans sa ville natale. Sa réputation comme pianiste commençait à prendre quelque développement, quand, en 1804, Weber fut nommé directeur de musique au théâtre de Breslau, et quand, vers la même époque, les frères Fikis vinrent en cette ville donner des concerts. La liaison de ces grands artistes avec Berner enflamma son génie musical. Il appliqua toutes ses forces à l'établissement, en Silésie, de sociétés destinées à propager le goût de son art favori dans toute la province, et ses efforts furent couronnés d'un éclatant succès. Vers 1811, le célèbre Zelter, de Berlin, eut mission de dresser à Breslau le catalogue de tous les ouvrages de musique trouvés dans les bibliothèques des couvents supprimés, et de faire un rapport sur l'état de la musique en Silésie. Zelter s'adjoint Berner, qui dut se rendre à Berlin pour y étudier l'enseignement des masses chorales pratiqué par Zelter, afin d'établir à Breslau une école du même genre. De retour dans sa ville natale, Berner reprit sa place d'organiste qu'il occupait à Saint-Elisabeth, et entreprit immédiatement l'organisation de grandes écoles musicales. Mais ces travaux multipliés usèrent ses forces, et une maladie de poitrine l'emporta à l'âge de quarante-sept ans.

Les compositions de Berner, toutes du style le plus pur, portent l'empreinte, sinon du génie, du moins d'un goût exquis et d'un profond savoir. Berner a laissé de nombreux élèves, dont le plus distingué est Adolphe Hesse, considéré aujourd'hui comme l'un des premiers organistes de l'Allemagne.

**BERNERA**, île des côtes d'Ecosse, l'une des Hébrides, dans le détroit de Harris, entre les îles de Harris au N. et North-Uist au S. : 9 kil. de longueur sur 4 kil. de large.

**BERNERON** (le chevalier François DE), général français, né en 1750. Ayant embrassé la carrière militaire, il passa aux Indes en 1784, fut chargé de missions importantes auprès de Tipou-Saïb et du pacha des Mahrattes, revint en France en 1790, et reçut le grade d'adjudant commandant. Attaché à l'état-major de Dumouriez, il fit les campagnes de 1792 et de 1793, fut nommé maréchal de camp et suivit Dumouriez dans sa défection. Il se rendit à Bruxelles, où il fut arrêté peu de temps après. Retenu dix-huit mois en prison et relâché, grâce à l'intervention du général Clairfayt, Berneron partit alors pour Londres, où il mourut dans un état voisin de l'indigence.

**BERNERS** (Henry-William Wilson, lord), pair d'Angleterre et agronome distingué, né en 1797, dans le comté de Norfolk, succéda en 1851 à son père, le cinquième baron Berners, dans son titre de pair. Il vota avec le parti libéral. Magistrat du Leicestershire et des comtés de Rutland et de Norfolk, il est très-connu en Angleterre comme agronome et éleveur de gros et menu bétail. En 1859, il a été président de la Société royale d'agriculture.

**BERNESQUE** adj. (bèr-nè-ske — du nom du poète Berni). Littér. Qualification que donnent les Italiens à un genre de littérature moins trivial que le genre burlesque, dont il est voisin. On dit aussi **BERNESQUE**.

— **Encycl.** Le genre *bernesque* commença au XVI<sup>e</sup> siècle avec François Berni. On donne ce nom, chez les Italiens, à cette moquerie légère et élégante dont le spirituel poète a donné l'exemple, et qui se retrouve dans tous ses écrits. Cette gaieté avec laquelle il raconte des événements sérieux, qu'il rend comiques sans tomber dans le trivial, n'est point confondue par ses compatriotes avec le genre burlesque, dont elle se rapproche. C'est surtout dans *Roland l'amoureux* du comte Boiardo, refait par Berni d'un style plus gai et plus libre, qu'on retrouve cet enjouement qui se concilie avec le goût poétique. Ses autres ouvrages, avec plus de sel comique peut-être, dépassent trop souvent la mesure des convenances; mais c'est sa manière, surtout dans le poème que nous avons cité, manière si supérieure à ce qui avait été essayé avant lui, et même à ce que firent dans le genre burlesque italien ceux de ses contemporains et de ses successeurs qui en ont le plus approché. Il est impossible de donner de ce genre, que les Italiens appellent *bernesco*, une idée par des citations auxquelles la traduction enlèverait tout leur mérite.

**BERNET** (Jacques), cardinal et archevêque d'Aix, né à Saint-Flour en 1770, mort à Aix en 1846. Destiné à la carrière ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice; mais cet établissement ayant été fermé en 1792, il se vit sans ressources et fut obligé d'aller à l'hôpital pour se faire guérir d'une maladie grave; ensuite, il se fit instituteur à Meaux. Il fut ordonné prêtre, avec deux jeunes diacres du diocèse d'Alençon, par un évêque in-

sermenté, qui leur conféra la prêtrise en secret et la nuit dans une pauvre maison de la rue des Rats, à Paris. Quand les lois qui condamnaient à la mort ou à la déportation les prêtres insermentés furent suspendues, le jeune Bernet fut chargé d'aller rétablir le culte catholique à Antony, près de Paris; mais lorsque, en 1797, une loi nouvelle vint exiger des prêtres le serment de haine à la royauté, Jacques Bernet s'en alla à Orléans, où il fonda un établissement d'éducation religieuse. Plus tard, il devint vicaire d'une paroisse d'Orléans; puis, sous la Restauration, il fut nommé premier aumônier des filles de la Légion d'honneur à Saint-Denis. De là, il passa à la cure de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris; puis il fut appelé à l'évêché de La Rochelle, et enfin à l'archevêché d'Aix. Il reçut la barrette de cardinal en 1846.

**BERNETTI** (Thomas), cardinal et homme d'Etat italien, né à Fermo en 1779, mort en 1852. Secrétaire du tribunal de la Rote, il vint à Paris avec le cardinal Brancadoro en 1808; refusa, en 1810, d'assister au mariage de Napoléon avec Marie-Louise; fut, pour ce motif, exilé à Reims, et se rendit à Rome en 1814, lorsque Pie VII revint dans sa capitale. Chargé en 1816 de réorganiser l'administration de la guerre, Bernetti fut investi de nombreuses et importantes fonctions politiques et diplomatiques. Nommé successivement représentant de la cour de Rome à Saint-Petersbourg, légat de Ravenne et de Bologne, cardinal en 1827, il prit, cette même année, une part active à la conclusion du concordat avec les Pays-Bas, devint secrétaire d'Etat en 1828, prosecretaire après l'avènement de Grégoire XVI, et s'efforça de créer une milice civique qui dispensât la papauté d'avoir constamment recours aux troupes autrichiennes pour maintenir les populations sous son autorité. Ce projet, contraire à la politique de l'Autriche, qui tenait à rester en Italie, amena, sur les représentations de cette puissance, la chute du prosecretaire d'Etat (1836). Grégoire XVI, comme compensation, le nomma vice-chancelier de l'Eglise romaine. Sous Pie IX, Bernetti continua à se signaler par son activité, son goût pour les améliorations, et par la sage modération de ses idées. Lorsque le pape quitta Rome, en 1849, le cardinal le suivit à Gaète, puis alla terminer sa vie dans sa ville natale.

C'est un des hommes d'Etat les plus remarquables que le saint-siège ait eus à notre époque.

**BERNEUR, EUSE** s. et adj. (bèr-neur, ne-ze — rad. *berne*). Fam. Celui, celle qui berne, soit au propre, soit au figuré : *Je ne crains ni la berne ni les BERNEURS*. (Acad.) *Le berné n'a jamais manqué à aucun de ses devoirs envers les héros BERNEUR*. (Volt.)

**BERNEVAL** (Alex. DE), architecte français du XVI<sup>e</sup> siècle, mort en 1440. Il coopéra à la construction de la belle église de Saint-Ouen de Rouen. Suivant une tradition, un de ses élèves ayant dessiné la grande rose du nord, Berneval, jaloux de la beauté de ce travail, poignarda le jeune artiste et fut exécuté pour ce crime. Mais cette légende ne paraît avoir aucune espèce de fondement.

**BERNEVILLE** (Gilbert DE), trouvère artoisien du XIII<sup>e</sup> siècle. Il nous reste de lui quatre de ces jeux-partis qu'aimaient à composer les confrères du Puy-d'Arois. Il avait choisi pour dame de ses pensées la belle Béatrix d'Oudenarde, et il continua de la chanter dans ses vers, même lorsqu'il fut marié à une autre femme. Voici le couplet où il se vante lui-même de cette fidélité qui pouvait bien n'être pas du goût de sa compagne légitime :

Or feral plus que devant  
De joliveté,  
Por ce, s'on m'a marié,  
N'ai-je talent  
For me grant,  
Que ja soient mi pensé  
Aillors assis  
Qu'en la belle Béatrix.

**BERNEX** (Michel-Gabriel DE ROSSILLON), prince et évêque de Genève, né à Châteaublanc, près de cette ville, en 1659, mort en 1734, n'est connu que par la part qu'il prit au changement de religion de Mme de Warens, que les *Confessions* de Rousseau ont rendue si singulièrement célèbre. Dans l'article que nous consacrons à Mme de Warens, on trouvera de piquants détails à ce sujet.

**BERNHARD** (Karl SAINT-AUBIN, dit), romancier et chroniqueur danois, né vers 1800. Il s'est acquis une grande réputation littéraire dans toute l'Europe, moins par ses compilations historiques, accusées de sécheresse, que par ses nouvelles, ses petits romans, pleins de grâce, de fraîcheur, de sentiment et d'imagination. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées en deux collections (Leipzig, 1840-1847, 7 vol.; 1849-1850, 15 vol.). Dans les *Chroniques de la cour et du temps* (de Christian VII, de Christian II et du roi Erick de Poméranie), l'auteur ne dissimule pas contre les Allemands une aversion nationale, que la critique d'outre-Rhin lui a fait expier par d'amères répliques. Mais la popularité du romancier n'a point souffert de cette hostilité, si par *romancier* on veut dire *conteur*, ses chroniques portant le titre de *Romans*. Les *Nouvelles* de Bernhard sont autant de chefs-d'œuvre de fantaisie et d'expression. Ses œuvres princi-

pales sont : *Deux Années à Copenhague*, *Une Promesse*, *Une Famille à la campagne*, *la Voiture pressée*, *Un Proverbe*, *la Déclaration*, *le Bal d'enfants*, *Pêchés mignons*, *le Favori de la Fortune*, *Deux Amis*. Toutes ces histoires charmantes ont été publiées en allemand à Leipzig.

**BERNHARDI** (Jean-Jacques), médecin et botaniste allemand, né à Erfurt en 1774, mort vers 1840. Il professa la botanique à Erfurt, et publia, outre un nombre considérable d'articles d'histoire naturelle dans divers recueils scientifiques, des ouvrages dont les principaux sont : *Catalogue systématique des plantes qu'on trouve aux environs d'Erfurt* (1800); *Introduction à la connaissance des plantes* (1803); *Manuel de botanique* (1804); *Défense de l'ancienne division des fonctions* (1804); *Observations sur une nouvelle espèce de vaisseaux dans les plantes* (1805); *Appréciation de l'état sain et malade des corps organisés* (1805), etc.

**BERNHARDIE** s. f. (bèr-nar-di — de *Bernhard*, n. pr.). Bot. Syn. de *psilote*.

**BERNHARDT**, bibliographe allemand, mort en 1821 à Munich, où, pendant plus de quarante ans, il occupa les fonctions de conservateur à la bibliothèque royale. Il est surtout connu par ses *Essais sur l'histoire de l'imprimerie*, publiés dans le recueil intitulé : *Matériaux pour servir à l'histoire de la littérature*.

**BERNHARDY** (Godefroy), savant philologue allemand, né en 1800 à Landsberg (Prusse). Il est, depuis 1819, professeur de littérature classique à Halle et bibliothécaire en chef de l'université. Outre des éditions très-complètes, des fragments d'*Eratosthène* (*Eratosthenica*), de *Suidas* (3 vol.), et des *Petits géographes grecs* (un seul vol.), il a formé et publié une *Bibliothèque des éditions critiques exégétiques des classiques latins*. Indépendamment d'articles fournis aux encyclopédies et recueils périodiques de Berlin, ce savant a écrit plusieurs traités : *Syntaxe scientifique de la langue grecque* (1829); *Éléments de la littérature romaine* (1830); *Éléments d'une encyclopédie philologique* (1832); *Éléments de la littérature grecque* (3<sup>e</sup> édit., 1855).

**BERNHOLD** (Jean-Godefroi), littérateur allemand, né à Pfulbach en 1721, mort vers 1755. Il enseigna l'histoire à Altdorf et se fit connaître par deux tragédies, *Jeanne d'Arc* et *Irène*, publiées à Nuremberg en 1752. C'est à lui qu'on doit la table des matières des 22 vol. des *Recherches numismatiques* par Köhler.

**BERNHOLD** (Jean-Michel), philologue et médecin allemand, né à Maybernheim en 1736, mort en 1797. Il exerça avec succès la médecine à Uffenheim et s'est fait connaître en publiant de bonnes éditions, entre autres : *Dionysii Catonis distichorum de Moribus...* (1784); *Cœlii Apicii de obsoniis et condimentis, sive arte coquinaria* (1789), etc.

**BERNI** (François), également connu sous les noms de *Berna* et de *Bernia*, poète italien, né à Lamporecchio, en Toscane, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, mort en 1536. Envoyé à Rome par sa famille, il resta quelque temps chez le cardinal Bibiena, son parent, puis devint secrétaire de l'évêque Ghiberti, dataire de Léon X. Pendant son séjour dans cette ville, il vécut au milieu d'une société de jeunes et joyeux ecclésiastiques, qui, par allusion à leur goût pour le vin et pour la vie épicurienne, avaient pris le nom de *Vignajuoli* (les vigneron). Berni se distinguait entre tous par sa gaieté spirituelle et surtout par ses vers, dans lesquels il savait donner aux choses les plus graves une tournure plaisante, lorsque le pillage de Rome par l'armée du connétable de Bourbon, en 1527, lui fit perdre tout ce qu'il avait et l'engagea à se rendre à Florence, près du duc Alexandre de Médicis, qui l'avait nommé chanoine de la cathédrale de cette ville. Il mourut empoisonné par le duc Alexandre, pour avoir refusé, dit-on, d'empoisonner lui-même le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Outre des poésies latines, publiées dans les *Carmina illustrium poetarum italicorum* (Florence, 1719), Berni a composé des vers italiens qui ont fait sa réputation et qui n'ont été publiés qu'après sa mort. Les plus remarquables de ses productions, où l'extrême licence se joint à une verve satirique qui n'exclut pas une certaine bonhomie pleine d'enjouement, sont : *Rime burlesche* (Venise, 1538, in-8°), et surtout *Orlando innamorato, composto già dal sign. Boiardo, etc.* (Venise, 1541, in-4°), poème dans lequel il refait celui de Boiardo. Berni a perfectionné le genre burlesque, auquel il donna plus d'élégance piquante et de vivacité satirique, et qui prit dès lors en Italie le nom de *genre berneque* ou *bernesque* (*maniera bernesca* ou *bernesca*). Ce genre, dont ce poète est encore regardé comme le meilleur modèle, ne s'entend pas en italien, comme chez nous, d'une poésie exclusivement grotesque, mais seulement d'un genre plaisant, badin, enjoué, et quelquefois satirique et licencieux. Le *Roland* du Berni p., d'ailleurs, des parties sérieuses, quand le sujet le comporte, et s'élève même parfois au ton de l'épopée.

**BERNI** (le comte François), jurisconsulte et littérateur italien, né à Ferrare en 1616, mort en 1673. Il occupa avec distinction une chaire de littérature à l'université de Ferrare, et conquit successivement la faveur des papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IV, ainsi

que celle du duc de Mantoue, Charles II, qui lui donna le titre de comte. Berni ne se maria pas moins de sept fois. Il est surtout connu comme poète dramatique. Ses pièces eurent un très-grand et très-légitime succès; elles ont été réunies sous le titre de *Drami del signor conte Francesco Berni, etc.* (Ferrare, 1666, in-12).

**BERNICIE**, nom d'une ancienne contrée de la Grande-Bretagne, située au N. du mur de Septime-Sévère, dans le Northumberland actuel; unie à la Deirie, elle forma le roy. de Northumbrie, l'un des sept royaumes de l'Heptarchie.

**BERNICLE** s. f. (bèr-ni-kle). Conchyl. Espèce de patelle, coquille univalve dont l'animal s'attache aux rochers.

— Ornith. Espèce d'oie, nommée vulgairement *cravan*. Il Adj. Une oie **BERNICLE**.

**BERNICLES** s. f. pl. (bèr-ni-kle). Autref. Sornettes, vaines paroles : *Il voulait m'emprunter de l'argent, mais il a eu des BERNICLES*. « Gens de rien : *Ce pays ne peut être habité que par des poètes ou par des BERNICLES*. (Balz.)

— Genre de torture usité en Orient et ailleurs pendant le moyen âge, et qui consistait à serrer les jambes et les pieds des patients entre des pièces de bois : *Le type dégénéré du temple chrétien, que l'on trouve sur un grand nombre de monnaies du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, a été pris par plusieurs numismatistes pour une représentation des BERNICLES auxquelles saint Louis avait été, disait-on, appliqué à l'époque de sa captivité en Egypte.* (""") *Le sultan alla jusqu'à menacer Louis IX de le faire mettre aux BERNICLES, supplice affreux et réservé aux plus grands criminels.* (Michaud.)

— Interjectif. Nullement, point : *Il voulait à toute force m'engager dans cette affaire; mais, BERNICLES ! j'aime mieux garder mon argent.* On dit plus souvent **BERNIQUE**.

**BERNIER** s. m. (bèr-nié). Autref. Valot de chiens.

**BERNIER**, petite île de la Mélanésie, sur la côte occidentale de l'Australie, à l'entrée de la baie des Chiens; sol très-sablonneux, végétation rabougrie; nombreux kangourous.

**BERNIER**, trouvère du XIII<sup>e</sup> siècle, qu'on croit né en Picardie. Il s'acquit de la réputation par ses poésies, dont il ne nous reste qu'une seule pièce, un fabliau intitulé : *la Housse partie*, et publié dans le recueil de Méon. Le sujet de ce fabliau, qui roule sur l'ingratitude des fils, a servi de thème à plusieurs conteurs et fabulistes. Il a été transporté sur le théâtre sous le titre du *Mirouer et exemple des fils ingrats* (1540); *Conanza et les deux gendres* roule sur une intrigue analogue.

**BERNIER** (Jean), médecin français, né à Blois en 1622, mort en 1698. Après avoir exercé pendant plus de vingt ans la médecine dans sa ville natale, il obtint le titre de conseiller et de médecin ordinaire de la duchesse douairière d'Orléans, et se rendit à Paris vers 1674; mais, quelque grand que fût son désir d'arriver à la fortune, il vécut toujours presque misérablement. Très-babillard et n'ayant qu'une érudition superficielle qui lui valut d'être appelé par Ménage *Vir levis armature*, Jean Bernier avait une humeur chagrine et envieuse qui se fait sentir dans ses ouvrages, remplis de verbiage satirique. On a de lui une *Histoire de Blois* (1682, in-4°), peu estimée; des *Essais de médecine*, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins (1689); *Histoire chronologique de la médecine et des médecins* (1695), où l'on trouve un grand nombre de curieuses recherches, mais exposées sans choix ni critique; *Antimenagiana* (1693); *Réflexions, pensées et bons mots* (1696), publié sous le nom de Popincourt; *Jugement et nouvelles réflexions sur les Œuvres de Rabelais* (1697).

**BERNIER** (François), voyageur et philosophe célèbre, né à Angers vers 1625, mort à Paris en 1688. Après s'être fait recevoir docteur en médecine à Montpellier, le goût des voyages le conduisit en Syrie. Il passa ensuite en Egypte et dans l'Inde, où il devint médecin d'Aureng-Zeyb, et où il resta douze ans. De retour en France (1668), il publia ses *Voyages*, remarquables par l'exactitude des renseignements historiques et la justesse des observations. En 1685, il visita l'Angleterre et mourut trois ans après. Bernier était un homme d'esprit, qui fut recherché des plus illustres personnages de son temps; sa philosophie épicurienne, son caractère enjoué et aimable, sa figure et ses manières charmantes l'ont mérité, dit Saint-Evremond, d'être appelé le *joli philosophe* et lui valurent l'amitié de Gassendi, Molière, Boileau, Chapelain, Saint-Evremond, Nivon de Lenclos, Mme de la Sablière, etc. Lorsque Bernier revint des Indes et qu'il se fut présenté devant Louis XIV : « Eh bien, monsieur, lui dit le roi, de tous les pays que vous avez vus, quel est celui que vous préférez ? — La Suisse, » répondit le médecin philosophe. Ce mot, adressé au roi-soleil, ne manquait certes pas de hardiesse. Bernier a collaboré au fameux *Arrêt burlesque* de Boileau, lequel ne contribua pas peu à empêcher le président de Lamoignon de faire condamner la philosophie de Descartes par arrêt du parlement de Paris. Les principaux ouvrages